

sachant d'où ce vin venait (ce que savaient bien les serviteurs qui avaient puisé l'eau), l'ordonnateur du festin appela l'époux et lui dit : « Toujours on sert d'abord le bon vin et quand les convives sont enivrés on en sert du plus médiocre. Mais vous vous avez pour ce moment-ci réservé votre meilleur ¹ ! Ils surent bientôt de quelle source divine venait ce « meilleur » et avec tous les autres ils glorifièrent Dieu et commencèrent à voir en Jésus le prophète et le Messie promis au monde.

Ce fut là le premier miracle opéré par Jésus-Christ². Ces derniers mots de l'Évangéliste font justice des récits fantaisistes dont sont remplis plusieurs Apocryphes. A les entendre l'enfance et la jeunesse de l'Homme-Dieu n'avaient cessé d'être sillonnées d'œuvres merveilleuses. Le contraire est établi en fait comme en droit. Si l'Enfant-Dieu s'est illustré par de nombreux miracles comment expliquer l'obscurité qui l'enveloppe ? A Nazareth, si on le connaît, c'est comme fils de l'artisan Joseph, et beaucoup ne le connaissent pas. C'est un obscur inconnu qui vient au Jourdain recevoir le baptême de Jean et la sublime manifestation qui le désigne là comme le Fils bien aimé de Dieu, ou n'est pas aperçue de la foule, ou est vite oubliée d'elle. La mission du Précurseur est précisément de le manifester au peuple, mission sans objet, si dès son enfance, Jésus-Christ a, par le miracle, dévoilé sa nature divine. Il est donc bien exact que le miracle de Cana fut le premier, que Jésus-Christ commença alors seulement « à manifester sa gloire », et les disciples à voir en Lui quelque chose

¹ Joan., II, 10.

² Joan., II, 11.

de divin, foi imparfaite encore, assez peu sûre d'elle-même, mais qui ira grandissant et se fortifiant jusqu'au jour où, à la Pentecôte, elle atteindra sa pleine perfection.

LA PREMIÈRE PAQUE A JÉRUSALEM

Pourquoi Jésus-Christ abandonna-t-il Nazareth sa première patrie et, presque immédiatement après les noces de Cana, alla-t-il avec sa mère et ses proches habiter Capharnaüm ? L'Évangile est muet et nous laisse à nos conjectures. La plus probable comme la plus triste est que les mauvaises dispositions des Nazaréens, dont la brutale grossièreté était proverbiale, finirent par rendre impossible à Jésus le séjour au milieu d'eux. Capharnaüm le rapprochait du Lac de Génézareth et de ses rives, où se passèrent tant de mois de sa vie publique, où furent opérés tant de miracles et se firent tant de prédications. Mais Capharnaüm, comme presque toutes les villes qui bordaient le lac, était profondément corrompue. La parole et les miracles du Sauveur ne prévalurent pas contre cette corruption, et, plus favorisée que d'autres régions, Capharnaüm mérita et subit les menaces du Dieu qu'elle méprisa : « Et toi, Capharnaüm, exaltée jusqu'au ciel tu seras déprimée jusqu'aux enfers ».

Des deux séjours que Jésus fit dans cette cité indifférente et ingrate, le premier fut court, car il la quitta bientôt pour célébrer la Pâque à Jérusalem. *Jésus descendit à Capharnaüm avec sa mère, ses proches et ses disciples, mais il n'y resta que peu de jours. La*

*Pâque des Juifs était prochaine et Jésus monta vers Jérusalem*¹.

Si l'Évangile est sobre de détails sur les huit mois que Jésus passa en Judée, en revanche il nous y raconte trois des principaux faits qui signalèrent la carrière mortelle du Sauveur : ses nombreux miracles opérés dans Jérusalem, et non le moindre de tous : les vendeurs chassés du Temple. Puis son entretien avec l'un des principaux Sanhédrites, Nicodème. Enfin, durant ses missions aux alentours de la Ville Sainte, le dernier et explicite témoignage que Jean-Baptiste rendit de sa divinité.

I. — Au moment où, confondu dans la foule des pèlerins, Jésus-Christ entrait à Jérusalem pour y célébrer la Pâque, le Temple comme de coutume se remplissait d'un tumulte scandaleux. Un usage, ou plutôt un criant abus, s'était introduit, à l'abri duquel une véritable foire aux bestiaux se tenait dans les galeries de la Demeure sainte. Les Juifs étrangers y choisissaient et y achetaient les victimes qu'ils voulaient immoler durant les fêtes Pascales. Ce premier trafic en exigeait un autre et de véritables comptoirs d'échange s'étaient installés pour procurer aux acheteurs les monnaies qui avaient cours. On se figure l'agitation et le tumulte qui résultaient de ces industries diverses, les cris des hommes mêlés aux bêlements et aux beuglements des bêtes, les courses à travers les portiques, souvent les disputes d'acheteurs et de vendeurs en désaccord d'intérêt, le tout au singulier détriment de la dignité et du recueillement du Lieu Saint.

¹ Joan., II, 12.

L'entrée de Jésus fut le signal d'un prodigieux acte de puissance. Seul, inconnu, sans autorité ni prestige, armé de quelques cordes tressées en fouet, d'un geste, il chasse devant lui cette immense cohue, et nul ne résiste, tous fuient éperdus, dominés par une force plus haute que toute force humaine. Sa seule parole avait suffi pour purger en un instant le Temple de cette multitude sacrilège qui le déshonorait. *Jésus monta donc vers Jérusalem. Il trouva dans le temple des gens qui vendaient des bœufs, des brebis, des colombes et des changeurs assis à leurs tables. Se faisant aussitôt avec des cordes une sorte de fouet, il les chassa tous du Temple, ainsi que les brebis et les bœufs, répandit à terre l'argent des changeurs et renversa leurs tables*¹.

Connaissant la douceur de l'« Agneau de Dieu, » son inaltérable patience, nous aurions lieu de nous étonner de cette indignation implacable, et de ce violent coup de force. Lui, qui entendra sans colère les plus abominables accusations et les plus atroces injures, Lui, qui se laissera traiter « de possédé du démon, » sans foudroyer ses insulteurs, nous le voyons ici traiter sans ménagement, ni pitié les violateurs du Temple. Dieu ne fait rien sans sagesse; ses motifs sont donc à la hauteur de son acte d'autorité, et ces motifs il nous est aisé de les démêler. Continuellement les Pharisiens, ses haineux ennemis, le donneront à la foule comme l'adversaire de la Loi et du culte et le violateur du Temple. Il veut s'en montrer solennellement, aujourd'hui, l'ardent défenseur. Mais un autre motif lui tenait à cœur plus encore : l'honneur de son Père, dont les Juifs, par

¹ Joan., II, 12, 13-14-15.

cupidité, déshonoraient la Maison et souillaient le culte. *Ne faites pas, dit-il, de la Maison de mon Père une Maison de trafic*¹. Quand, peu avant sa mort, il chassera de nouveau ces vendeurs, sa parole sera plus dure encore : « Ne convertissez pas la Maison de mon Père en caverne de voleurs ! » Sans doute, le Divin Maître avait en vue son Eglise, son Sacerdoce, le culte de la Nouvelle Loi, qui, mille fois plus saint que l'Ancien, exigerait aussi plus de dignité et de convenance ; il voulait donner aux prêtres de tous les siècles la leçon et l'exemple de l'énergie qu'ils devraient déployer pour la bonne tenue des églises contre les profanes qui les voudraient envahir et souiller. La leçon ne fut pas perdue pour les disciples. *Les disciples se ressouvinrent alors de ces paroles des Écritures : « le zèle de votre maison me dévore. »* Puissent les prêtres s'en souvenir toujours² !

Quant aux Pharisiens, aveuglés par la haine et incapables de reconnaître la sainteté de l'acte de Jésus-Christ, ils se montrèrent à nous ce qu'ils seront désormais si souvent : ridicules et odieux. Si la perte des profits que leur valait le trafic sacrilège du Temple les irrite, si la rude leçon qu'ils reçoivent les humilie, ils sont bien plus encore mordus par l'envie. En leur présence, sous leurs yeux, Jésus de Nazareth, en plein Temple, a déployé une autorité et montré une puissance qui laissent bien loin derrière elles le crédit du Sanhédrin : ils s'en viennent à Jésus : *Quel signe as-tu à nous montrer, lui disent-ils, pour agir de la sorte*³ ? Parole odieuse tout à la fois et ridicule. Odieuse, puisque Jésus venait d'accomplir l'acte le plus pieux et le plus saint. Ridi-

¹ Joan., II, 16.

² Joan., II, 17.

³ Joan., II, 18.

cule puisque le déploiement d'une pareille puissance signalait en Jésus-Christ plus qu'un homme, et faisait de Lui ce qu'il disait être : le Fils de Dieu.

Fils de Dieu ! Il l'était ; il est le Dieu venu sur la terre, Dieu venu pour relever et défier le genre humain. Des preuves nombreuses, irréfragables, des miracles, des prophéties, des ouvrages absolument surhumains, des victoires clairement divines, allaient prouver cette divinité ; et, au milieu de ces preuves multiples, une brillerait d'un plus vif éclat que les autres : c'était sa Résurrection. Quel homme, fût-il le plus grand, le plus puissant, le plus illustre parmi les hommes, pourra soulever la pierre de son sépulcre, et reparaitre au milieu des siens plus vivant qu'avant son trépas ? Nul homme ne l'a pu, ne le pourra jamais, et pour le pouvoir il faut être plus qu'un homme, il faut être le Dieu qui disait de Lui : « je dépose à mon gré et reprends ma vie. » Il faut être Jésus-Christ. Puissant en œuvres durant sa vie mortelle, il le fut plus encore dans sa vie ressuscitée. Mis en croix, mis au sépulcre, quand il reparut plein d'une nouvelle et impérissable vie, ce fut pour attirer « tout à lui, » fonder le royaume des âmes, conquérir le monde, et, en le transfigurant, y établir une domination que ni les siècles n'ont pu affaiblir, ni les puissances humaines renverser. Telle est la force d'une pareille preuve de divinité, que fréquemment Jésus-Christ la présenta aux Juifs et que ses apôtres en firent la principale base de leur prédication.

C'est elle que Jésus-Christ vient de donner aux Pharisiens qui lui demandent « un signe. » *Détruisez, dit-il, ce temple, et en trois jours je le relèverai*¹.

¹ Joan., II, 19.

Parole profonde! Car, non seulement elle est la prophétie de la résurrection, mais elle insinue clairement que la divinité habite corporellement parmi nous. Ce « Temple, » c'est son corps; et ce qui aura la puissance de le relever de la mort, c'est la divinité qui habite en lui, qui lui est hypostatiquement unie.

S'ils eussent été mieux disposés, Jésus-Christ eût de son côté parlé plus ouvertement aux Pharisiens et de sa divinité et du grand miracle de sa Résurrection qui en devait être la preuve suprême. Mais les orgueilleux eussent abusé contre le Sauveur des révélations trop manifestes qu'il leur eût accordées. Ils se méprennent et transportent au Temple de Jérusalem ce que Jésus-Christ entendait de son corps, le Temple par excellence de la Divinité et par excellence le Saint-des-Saints. Quoi! disent-ils, *on a mis quarante-six ans à bâtir ce Temple et toi tu le relèveras en trois jours!* La lumière ne doit se faire que peu à peu, même parmi les disciples. Ils ne comprirent pas non plus le sens profond des paroles de Jésus, et *ce n'est que plus tard, quand il fut ressuscité d'entre les morts que les disciples se rappelèrent ce qu'il avait dit et ils crurent à l'Écriture et à la parole de Jésus*¹.

Les Pharisiens s'éloignèrent sans daigner même demander à Jésus l'explication de ses paroles: ils le méprisaient! Si nous voulons nous faire une juste idée de l'iniquité de ce mépris, mettons-nous devant les yeux la multitude et l'éclat des miracles que Jésus-Christ venait d'opérer dès ce premier séjour à Jérusalem. Quant aux Apôtres qui, eux aussi, gardent le silence, ils ne doivent pas être confondus avec les Pha-

¹ Joan., II, 21.

risiens, muets comme eux, mais nullement dévoués et fidèles comme eux. Pour un bon nombre de ses révélations, Jésus-Christ ne fit que les esquisser et les faire pressentir, laissant à l'Esprit-Saint la mission de tout éclaircir et de tout inculquer.

II. — Dès cette première Pâque, à Jérusalem, nous voyons se former les catégories d'auditeurs au milieu desquels le Sauveur devra désormais vivre et enseigner. Les Pharisiens, les Scribes, les Sanhédrites, les Princes des prêtres, ne nous sont que trop bien connus. Leur orgueil de secte est mortellement atteint, et à cet orgueil va se joindre une jalousie ardente. Ils ont déjà redouté en Jésus-Christ un prophète puissant en œuvres, qui leur ravira auprès des foules une omnipotence usurpée. Les plus aveuglantes preuves de divinité ne sauront les convaincre; ils s'acharneront à perdre Celui dont la sainteté les humilie, dont la doctrine les détrône, dont les miracles les confondent. Si, dès la première année de la vie publique du Sauveur leur haine s'allume si ardente, durant les deux dernières années elle ne connaîtra plus de borne et ne gardera plus de mesure; ils suivront Jésus-Christ partout pour l'espionner et le perdre dans l'esprit du peuple. Sa doctrine sera contredite, ses actes dénaturés, ses miracles impossibles à nier seront attribués au démon, les injures les plus grossières l'accueilleront dans tous les lieux où il répandra ses bienfaits. Tels nous verrons ces misérables durant le drame de la Passion, tels ils nous apparaissent trois ans avant qu'elle s'accomplisse.

Aux ennemis du Sauveur opposons ses fidèles, et, en tête, ses apôtres et ses disciples. Sans doute, il faudra l'effusion de l'Esprit-Saint au Cénacle pour donner à ces

intelligences et à ces cœurs la pleine lumière et le pur amour, mais dès maintenant ils s'offrent à nous, eux et les autres amis de Jésus, pleins de dévouement et de tendre et généreuse amitié.

Entre ces deux classes s'interpose une troisième que l'Évangéliste nous fait observer pour la première fois durant cette première Pâque à Jérusalem. Ces auditeurs goûtent la doctrine du Maître, s'attachent à ses pas, admirent sa sainteté, sont conquis par l'éclat de ses miracles ; ils se donnent à Lui comme prêts à le suivre et à devenir de fidèles disciples ; mais ces âmes sont superficielles comme les témoignages de foi et d'amour qui en sortent. C'est elles que Jésus-Christ dépeindra plus tard dans l'une de ses Paraboles, sous l'image de la semence jetée dans une terre pierreuse et sans profondeur. Elles semblent dévouées mais demeurent égoïstes ; elles semblent fidèles, mais bientôt s'éloigneront et souvent même trahiront. *Pendant que Jésus était à Jérusalem pour les fêtes de la Pâque, un grand nombre, à la vue des miracles qu'il opérait crurent en Lui*¹.

L'homme, séduit par de si belles apparences, s'y serait laisser prendre : Mais comment tromper un Dieu ? Jésus qui allait tout révéler à ses vrais disciples jusqu'à en faire « ses amis » et ses confidents les plus intimes, n'accorda ni sa confiance, ni ses secrets à cette foule, dont son regard divin perceait la légèreté et l'inconsistance. *Jésus ne se fiait pas à eux parce qu'il les connaissait*. Il est de Dieu seul de lire au fond des âmes et Jésus y lisait. *Il n'était besoin que personne le renseignant sur qui que ce puisse être ; par lui-*

¹ Joan., II, 23.

*même il savait ce que tout homme tient renfermé*¹.

Un Pharisien des plus illustres, Nicodème, s'en vint trouver Jésus. Ne le confondons ni avec les Sanhédrites hostiles, ni avec les disciples courageux, ni avec la foule inconstante. Nicodème est animé d'un très sincère désir de percer le mystère qui s'attache au Thaumaturge, dont il a contemplé les œuvres merveilleuses et admiré la sainteté. Quel est ce Prophète surgi de la Galilée ? Quelle est sa mission ? Que faut-il admettre de sa doctrine ? Mais, Nicodème est Pharisien, ses relations sont toutes dans la classe élevée des Pontifes, des Princes du peuple, des membres du Sanhédrin ; le respect humain l'enchaîne. La peur le paralysera durant la vie publique du Sauveur et nous ne verrons qu'au Sépulcre son courage se réveiller. *Parmi les Phariséens il y avait un homme appelé Nicodème, l'un des premiers parmi les Juifs. Il vint trouver Jésus durant la nuit*².

Nuit honteuse comme témoignage de sa lâcheté : nuit lumineuse, nuit illustre entre toutes, par les magnificences de doctrine que Jésus daignera y dérouler. Les plus hautes révélations vont nous y être faites, le plan entier de l'Incarnation et de la Rédemption passera sous nos yeux, les conditions de la vie éternelle nous seront assignées, mais par dessus tout se dressera le dogme essentiel, fondamental, de la divinité de Jésus-Christ. Sans doute, l'Évangéliste ne nous donne qu'un résumé, et, pour ainsi parler, une table des matières des longs entretiens qui remplirent cette nuit, mais dans ce court exposé quelles splendeurs et quelles richesses !

¹ Joan., II, 24-25.

² Joan., III, 1.

III. — Ne pas reconnaître Jésus-Christ comme Dieu, c'est ne rien reconnaître, ne plus rien savoir, ne pouvoir prétendre à rien, manquer sa destinée, rester fils de son néant, demeurer dans la mort. Pour vivre de la vraie vie qui est la vie éternelle, il faut confesser que Jésus-Christ est Dieu. Nicodème, ni ne le croit, ni ne le confesse, et c'est la première et indispensable vérité que Jésus lui insinue. C'est à dessein que nous nous servons de ce mot. Jésus-Christ, qui, dans ses œuvres, se montra Dieu manifestement, dans ses paroles atténua toujours ses affirmations, tempéra son langage, évita, devant ces âmes faibles et mal disposées, de jeter ce mot, qui après tant de siècles de merveilles laisse encore un si grand nombre d'âmes stupéfaites, d'intelligences prises de doute et tentées d'incrédulité. Jésus ne dit pas au Sanhédrite : « Je suis Dieu. » Mais il lui montre que tant qu'il n'aura pas la foi en sa divinité il ne possèdera pas la vie véritable. *Maître*, lui dit Nicodème, *nous savons que vous êtes venu de Dieu pour nous instruire, car nul homme ne peut faire les prodiges que vous faites, si Dieu n'est avec lui. Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le déclare, personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau*¹.

C'était lui dire : tant qu'un être nouveau, une vie, un sens, un regard surnaturel, n'aura pas été déposé en toi, tu resteras hors du royaume, loin de la vérité divine, loin des vrais dogmes du salut. Nicodème, tu dois naître à une autre vie, vie de lumière, où les essentielles vérités te seront révélées. S'il avait cru, sur la foi des œuvres manifestement divines qu'il lui voyait faire,

¹ Joan., III, 3.

à la divinité de Jésus-Christ, Nicodème, encore qu'il ne comprit pas le mystère de notre régénération par le baptême, eût cependant pressenti quelque grande et sublime réalité cachée sous une formule encore obscure ; au lieu de cela, ne voyant qu'un homme en Jésus-Christ, il reste dans l'humain, dit une absurdité grossière, et la dit dans le langage que tiendront les incrédules et les hérétiques de tous les temps. *Comment*, demanda-t-il, *un vieillard peut-il renaître ? Faudra-t-il rentrer dans le sein de sa mère pour en sortir encore une fois*¹ ? Qu'il est terrible dans toutes les bouches ce mot : *Comment !* C'est le mot de l'orgueil humain demandant compte à Dieu de ses mystères. C'est le mot de tous les hérétiques. L'un dit : Comment est possible l'Incarnation ? L'autre : Comment a pu naître ainsi le Verbe de Dieu ? Comment ceci ? Comment cela ? Soumettant à une raison bornée l'infinie puissance et l'infinie sagesse de Dieu, et devenant ridicule autant que désastreux. La parole de Nicodème ne confine-t-elle pas à la sottise ? N'est-ce pas le propos d'un homme ivre ? Il fallait croire en Dieu et le Pharisien ne s'en rapporte qu'à sa raison. Et telle est l'éternelle équivoque qui fera l'hérétique et l'incrédule et qui consiste à abaisser Dieu à la faiblesse humaine, à juger de sa puissance par notre propre infirmité, à lui assigner les limites qui nous sont données à nous-mêmes.

Jésus aurait pu rappeler durement à Nicodème ces élémentaires vérités, mais, clément et bon, il lui épargne tout reproche et continue à lui énoncer le grand mystère de la régénération du monde par le baptême qui fait naître à la vie des Cieux. *En vérité, en vérité,*

¹ Joan., III, 4.